

Je cherchais un endroit tranquille où mourir. Quelqu'un me conseilla Brooklyn et, dès le lendemain matin, je m'y rendis de Westchester afin de reconnaître le terrain. Il y avait cinquante-six ans que je n'étais pas revenu là et je ne me souvenais de rien. Je n'avais

PAUL AUSTER

BROOKLYN FOLLIES

roman traduit de l'américain par Christine Le Bœuf

que trois ans lorsque mes parents avaient quitté la ville, et pourtant je m'aperçus que je retournais d'instinct au quartier que nous avions habité, à la manière d'un chien blessé qui se traîne vers le lieu de sa naissance.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Nathan Glass a soixante ans. Un divorce, un cancer en rémission, trente ans de carrière dans une compagnie d'assurances à Manhattan et une certaine solitude qui ne l'empêche pas d'aborder le dernier versant de son existence avec sérénité.

Chaque jour, Brooklyn et ses habitants le séduisent davantage, il prend ses habitudes, tombe sous le charme d'une serveuse et décide de faire un livre dans lequel seraient consignés ses souvenirs, ses lapsus, ses faiblesses de langage, ses grandes et petites histoires mais aussi celles des gens qu'il a croisés, rencontrés ou aimés.

Un matin de printemps, le 23 mai de l'an 2000, ce livre intitulé *Le Livre de la folie humaine* prend une autre dimension. Ce jour-là, dans une librairie, Nathan Glass retrouve son neveu Tom Wood. Perdu de vue depuis longtemps, ce garçon de trente ans reprend très vite la place qui fut la sienne dans le cœur de son oncle. Et c'est ensemble qu'ils vont poursuivre leur histoire, partager leurs émotions, leurs faiblesses, leurs utopies mais aussi et surtout, le rêve d'une vie meilleure à l'hôtel Existence...

Un livre sur le désir d'aimer. Un roman chaleureux, à travers lequel tous les grands thèmes austériens se répondent, où les personnages reprennent leur vie en main, choisissent leur destin, vivent le meilleur des choses – mais pour combien de temps encore, en Amérique ?...

PAUL AUSTER

Paul Auster vit à Brooklyn. Ses livres sont traduits dans le monde entier.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

- Trilogie new-yorkaise :*
– vol. 1 : *Cité de verre*, 1987 ;
– vol. 2 : *Revenants*, 1988 ;
– vol. 3 : *La Chambre dérobée*, 1988 ; Babel n° 32.
L'Invention de la solitude, 1988 ; Babel n° 41.
Le Voyage d'Anna Blume, 1989 ; Babel n° 60.
Moon Palace, 1990 ; Babel n° 68.
La Musique du hasard, 1991 ; Babel n° 83.
Le Conte de Noël d'Auggie Wren, hors commerce, 1991.
L'Art de la faim, 1992.
Le Carnet rouge, 1993.
Le Carnet rouge / L'Art de la faim, Babel n° 133.
Léviathan, 1993 ; Babel n° 106.
Disparitions, coédition Unes / Actes Sud, 1994.
Mr Vertigo, 1994 ; Babel n° 163.
Smoke / Brooklyn Boogie, 1995 ; Babel n° 255.
Le Diable par la queue, 1996 ; Babel n° 379.
La Solitude du labyrinthe (entretien avec Gérard de Cortanze),
1997 ; Babel n° 662, édition augmentée.
Lulu on the bridge, 1998.
Tombouctou, 1999 ; Babel n° 460.
Laurel et Hardy vont au paradis suivi de *Black-Out* et
Cache-Cache, Actes Sud-Papiers, 2000.
Le Livre des illusions (coéd. Leméac), 2002 ; Babel n° 591.
Constat d'accident (coéd. Leméac), 2003 ; Babel n° 630.
L'Histoire de ma machine à écrire (avec Sam Messer), 2003.
La Nuit de l'oracle (coéd. Leméac), 2004.
- En collection Thesaurus :
Œuvre romanesque, t. I, 1996.
Œuvre romanesque et autres textes, t. II, 1999.

Titre original :
Brooklyn Follies
Editeur original :
Henry Holt, New York
© Paul Auster, 2005

© ACTES SUD, 2005
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02127-6

© Leméac Editeur Inc., 2005
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 2-7609-2506-4

PAUL AUSTER

Brooklyn Follies

roman traduit de l'américain
par Christine Le Boeuf

ACTES SUD

*à ma fille
Sophie*

OUVERTURE

Je cherchais un endroit tranquille où mourir. Quelqu'un me conseilla Brooklyn et, dès le lendemain matin, je m'y rendis de Westchester afin de reconnaître le terrain. Il y avait cinquante-six ans que je n'étais pas revenu là et je ne me souvenais de rien. Je n'avais que trois ans lorsque mes parents avaient quitté la ville, et pourtant je m'aperçus que je retournais d'instinct au quartier que nous avions habité, à la manière d'un chien blessé qui se traîne vers le lieu de sa naissance. Un agent immobilier du coin me fit visiter six ou sept appartements dans des maisons de pierre brune et à la fin de l'après-midi j'avais loué un trois-pièces avec jardin dans la Première Rue, non loin de Prospect Park. J'ignorais tout de mes voisins et ça m'était bien égal. Tous travaillaient de neuf à dix-sept heures, aucun n'avait d'enfants et l'immeuble serait donc relativement silencieux. Plus qu'à toute autre chose, c'était à cela que j'aspirais. Une fin silencieuse à ma vie triste et ridicule.

La maison de Bronxville avait déjà trouvé preneur et, dès la signature de l'acte définitif, à la fin du mois, l'argent ne représenterait plus un problème. Nous avions l'intention, mon ex-femme et moi, de nous partager le produit de la vente et quatre cent mille dollars en banque subviendraient

largement à mes besoins jusqu'à mon dernier souffle.

Au début, je ne savais à quoi m'occuper. J'avais passé trente et un ans à faire la navette entre les faubourgs et les bureaux de la Mid-Atlantic Accident and Life, à Manhattan, et, à présent que je n'avais plus de boulot, les heures du jour étaient trop nombreuses. Une semaine environ après mon installation, ma fille mariée, Rachel, vint du New Jersey me rendre visite. Elle me dit que j'avais besoin de m'engager dans quelque chose, qu'il fallait que je m'invente un projet. Rachel n'est pas une sotte. Elle est docteur en biochimie de l'université de Chicago et travaille comme chercheuse pour une grosse société pharmaceutique des environs de Princeton mais, en digne fille de sa mère, rare est le jour où elle s'exprime autrement que par des platitudes – ces expressions usées et ces idées de seconde main qui remplissent les décharges de la sagesse contemporaine.

Je lui expliquai que je serais vraisemblablement mort avant que l'année soit écoulée et que des projets, je n'en avais rien à branler. Pendant un instant, Rachel parut sur le point de pleurer, et puis elle ravala ses larmes pour me traiter d'égoïste et de brute. Pas étonnant que "mom" ait fini par divorcer, ajouta-t-elle, pas étonnant qu'elle n'ait pas pu en encaisser davantage. Etre marié à un homme tel que moi devait être une torture continuelle, un enfer quotidien. *Un enfer quotidien*. Hélas, pauvre Rachel – elle n'y peut rien. Ma fille unique habite cette terre depuis vingt-neuf ans et pas une seule fois elle n'a pondu une observation originale, quelque chose qui fût absolument et irréductiblement à elle.

Oui, je suppose que j'ai par moments un côté odieux. Mais pas tout le temps – ni par principe. Dans mes bons jours, je suis aussi aimable et cordial que n'importe qui. On ne peut pas réussir comme je l'ai fait dans la vente d'assurances vie en s'aliénant la clientèle, en tout cas pas pendant trente longues années. Il faut manifester de la sympathie. Il faut être capable d'écouter. Il faut savoir comment charmer. Toutes ces qualités, je les possède, et d'autres encore. Je ne nierai pas que j'ai eu aussi mes mauvais jours, mais chacun sait quels dangers sommeillent derrière les portes closes de la vie de famille. Cela peut empoisonner tous les intéressés, surtout si vous vous apercevez que, dès le départ, vous n'étiez pas fait pour le mariage. J'ai adoré faire l'amour avec Edith et puis, au bout de quatre ou cinq ans, la passion est arrivée en bout de course et dès lors je suis devenu un mari plutôt imparfait. A ce que raconte Rachel, je ne valais pas grand-chose non plus au registre parental. Je ne voudrais pas contredire ses souvenirs mais la vérité, c'est que je les aimais toutes les deux à ma façon et que si je me suis parfois retrouvé entre les bras d'autres femmes, je n'ai jamais pris aucune de ces aventures au sérieux. Ce n'est pas moi qui ai pensé au divorce. Malgré tout, j'avais l'intention de rester avec Edith jusqu'à la fin. C'est elle qui a voulu me quitter et, compte tenu du nombre de mes péchés et transgressions depuis des années, je n'aurais pas vraiment pu le lui reprocher. Pendant trente-trois années, nous avons vécu sous le même toit et, venu le moment où nous sommes partis chacun de notre côté, notre couple ne correspondait pratiquement plus à rien.

Quand j'avais lancé à Rachel que mes jours étaient comptés, ce n'était qu'une réplique énervée

à ses conseils indiscrets, une rafale de pure hyperbole. Mon cancer du poumon était en rémission et, selon ce que m'avait dit le cancérologue après mes derniers examens, un optimisme prudent paraissait justifié. Cela ne signifiait pas, toutefois, que je m'y fiais. Me savoir atteint d'un cancer avait été un tel choc que je ne croyais toujours pas à la possibilité d'y survivre. Je m'étais donné pour mort et après avoir été débarrassé de la tumeur et être passé par ces épreuves débilitantes que sont la radio et la chimiothérapie, après avoir subi les longues attaques de nausées et de vertiges, la perte de mes cheveux, la perte de ma volonté, la perte de mon emploi et la perte de ma femme, j'imaginai mal comment continuer. D'où Brooklyn. D'où mon retour inconscient au lieu des débuts de mon histoire. J'avais près de soixante ans et j'ignorais combien de temps il me restait. Peut-être vingt ans encore ; peut-être quelques mois seulement. Quel que fût le pronostic médical concernant mon état, l'essentiel consistait à ne rien prendre pour acquis. Du moment que je restais vivant, il me fallait trouver le moyen de me remettre à vivre mais, même si je n'en avais plus pour longtemps, je devais faire davantage que me contenter d'attendre la fin. Comme à l'ordinaire, ma scientifique de fille avait eu raison, même si je m'étais montré trop entêté pour en convenir. Il fallait que je m'active. Il fallait que je me bouge le train et que je fasse quelque chose.

C'était le début du printemps quand j'emménageai et pendant les premières semaines j'occupai mon temps à explorer les environs, à faire de longues promenades dans le parc et à planter des fleurs dans mon jardin – un bout de terrain exigü et encombré de bric-à-brac, à l'abandon

depuis des années. Je fis couper mes cheveux fraîchement repoussés chez le coiffeur de Park Slope, Septième Avenue, je louai des vidéos dans une boutique intitulée *Le Paradis du Cinéma* et je fis des haltes fréquentes au Grenier de Brightman, une bouquinerie encombrée et désorganisée appartenant à un homosexuel flamboyant nommé Harry Brightman (davantage sur lui plus loin). Presque tous les matins, je me préparais le petit-déjeuner chez moi mais, comme je n'aimais pas cuisiner et n'avais aucun talent en ce domaine, j'avais tendance à manger au restaurant midi et soir – toujours seul, toujours avec un livre ouvert devant moi, mâchant toujours le plus lentement possible afin de faire traîner le repas autant que je le pouvais. Après avoir tâté de plusieurs possibilités dans le voisinage, je choisis le Cosmic Diner pour mes repas de midi. La cuisine y était, au mieux, médiocre, mais l'une des serveuses était une adorable Portoricaine du nom de Marina, et j'avais très vite eu le béguin pour elle. Elle avait la moitié de mon âge et elle était mariée, ce qui signifiait qu'une aventure était hors de question, mais elle était si délicieuse à regarder, si gentille dans ses rapports avec moi, si prête à rire de mes piètres plaisanteries que je me languissais d'elle, littéralement, lors de ses jours de congé. D'un strict point de vue anthropologique, je découvris que, de toutes les tribus que j'ai rencontrées, les habitants de Brooklyn sont les gens les plus disposés à converser avec des inconnus. Ils se mêlent sans façon des affaires d'autrui (vieilles femmes réprimandant de jeunes mamans pour n'avoir pas habillé leurs enfants assez chaudement, passants reprochant à des promeneurs de chiens de tirer trop brutalement sur la laisse) ;

ils se disputent des places de stationnement avec la hargne d'enfants de quatre ans ; ils vous sortent des traits d'esprit éblouissants comme si ça allait de soi. Un dimanche matin, j'étais entré dans un *deli* encombré qui porte le nom absurde de *La Bagel Delight*. Je voulais demander un bagel raisins-cannelle mais ma langue a fourché et je me suis entendu prononcer *reagan-cannelle*. Du tac au tac, le jeune gars derrière le comptoir répondit : "Désolé, nous n'en avons pas. Que diriez-vous d'un simple nixon, à la place ?" Vif. Si bougrement vif que j'ai failli en pisser dans mon froc.

A la suite de ce lapsus involontaire, j'ai fini par trouver une idée que Rachel aurait approuvée. Ce n'était pas une idée de génie, sans doute, mais au moins c'était quelque chose et si je m'y appliquais avec toute la rigueur et l'assiduité dont je me promettais de faire preuve, je tiendrais alors mon projet, le petit cheval de bataille que je cherchais pour me sortir de mon indolence routinière et soporifique. Si humble qu'il fût, je décidai d'attribuer à ce projet un titre grandiose, voire pompeux – afin de me donner l'illusion que je m'étais lancé dans une œuvre importante. Je l'appelai *Le Livre de la folie humaine*, et j'avais l'intention d'y noter dans un langage aussi simple et clair que possible toutes les gaffes, tous les lapsus, tous les embarras, toutes les stupidités, toutes les faiblesses et toutes les actions ineptes que j'avais commis durant ma carrière longue et accidentée. Quand je n'aurais plus d'histoire à raconter sur moi-même, j'en écrirais qui étaient arrivées à des gens que je connaissais, et quand cette source aussi serait tarie, passant aux événements historiques, je rapporterais les folies de mes frères humains à travers les âges,

des civilisations disparues d'autrefois aux premiers mois du XXI^e siècle. A tout le moins, je pensais que cela pourrait donner à rire. Je n'avais nul désir de mettre mon âme à nu ni de me laisser aller à une introspection morose. Le ton serait léger et drôle de bout en bout, et mon seul but consistait à me distraire tout en occupant autant d'heures que je pourrais de mes journées.

J'appelais cela un livre mais, en réalité, ce n'en était pas un. Sur de grands blocs de papier rayé jaune, sur des feuilles volantes, sur des dos d'enveloppes et d'imprimés publicitaires vantant des cartes de crédit ou des prêts immobiliers, j'entrepris la compilation de ce qui n'était en somme qu'une série de notations désordonnées, un pot-pourri d'anecdotes sans rapport les unes avec les autres, que je fourrais dans un carton chaque fois que j'avais terminé une nouvelle histoire. Il n'y avait guère de méthode dans cette manie. Certains des sujets tenaient en peu de lignes et quelques-uns, tout spécialement les contrepèteries ou impropriétés qui me plaisaient tant, en peu de mots. *Moque-graisseux* au lieu de *croque-monsieur*, par exemple, qui m'a échappé quand j'étais en troisième à l'école secondaire, ou cette déclaration involontairement profonde, quasi mystique, que j'ai lancée à Edith au cours de l'une de nos amères prises de bec conjugales : *Je le verrai quand je le croirai*. Chaque fois que je me disposais à écrire, je commençais par fermer les yeux en laissant mes pensées vagabonder à leur gré. En m'obligeant ainsi à me détendre, je réussis à récupérer dans un passé lointain une quantité considérable de données, des choses que je croyais perdues à jamais. Comme ce moment, en sixième primaire (pour ne citer

qu'un de ces souvenirs), où l'un de mes disciples, un certain Dudley Franklin, lâcha un long pet sonore en plein milieu d'une pause silencieuse en classe de géographie. Tout le monde rit, évidemment (rien ne paraît plus comique à une bande de gamins de onze ans qu'un vent intempestif), mais ce qui dissocia cet incident de la catégorie des embarras mineurs pour l'élever au statut d'un classique, d'un chef-d'œuvre durable dans les annales de la honte et de l'humiliation, ce fut que Dudley, pauvre innocent, commit la fatale balourdise de s'excuser. "Oh, pardon", balbutia-t-il, le nez sur son pupitre et en piquant un tel fard que ses joues ressemblaient à un camion de pompiers flambant neuf. Il ne faut jamais s'accuser publiquement d'un pet. Telle est la loi non écrite, la règle impérieuse de l'étiquette américaine. Les pets ne sont le fait de personne et ne viennent de nulle part ; émanations anonymes, ils appartiennent au groupe dans son ensemble et même lorsque chacun des occupants de la pièce saurait désigner le coupable, la seule attitude sensée est la dénégation. Le naïf Dudley Franklin était trop honnête pour cela, et il ne s'en remit jamais. A partir de ce jour, on ne l'appela plus qu'Oh-Pardon Franklin et ce sobriquet lui resta attaché jusqu'à la fin de l'école secondaire.

Les histoires semblaient se partager en rubriques variées et, au bout d'environ un mois consacré à mon entreprise, je changeai de méthode, préférant au carton unique un système à boîtes multiples qui me permettait de conserver de façon plus cohérente les textes rédigés. Une boîte pour les maladresses verbales, une autre pour les mésaventures matérielles, une pour les idées non abouties, une pour les gaffes en société,

et ainsi de suite. Petit à petit, je me découvris un intérêt particulier pour la narration des instants de pantalonnade dans la vie quotidienne. Pas uniquement les innombrables orteils écrasés et coups sur la tête que j'avais subis au cours des années, pas uniquement les chutes fréquentes de mes lunettes glissant de la poche de ma chemise quand je me penchais pour lacer mes chaussures (suivies de l'indignité supplémentaire de trébucher et d'écraser les verres sous mes semelles), mais les calamités hautement improbables dont j'avais été victime depuis ma plus tendre enfance. Lors d'un pique-nique, en 1952, le jour de la fête du Travail, j'ouvre la bouche pour bâiller et je laisse entrer une abeille que, pris de panique et d'un dégoût soudain, j'avale au lieu de la recracher ; plus invraisemblable encore, en voyage d'affaires il y a juste sept ans, alors que je m'apprête à monter dans l'avion en tenant entre le pouce et le majeur le talon de ma carte d'embarquement, on me bouscule par derrière, le talon m'échappe et je le vois voleter de ma main à la fente entre la rampe et le seuil de l'avion – la plus étroite des fentes étroites, pas plus d'un millimètre et demi, au maximum – et là, à mon ahurissement total, je le regarde passer par cet espace impossible et atterrir sur le tarmac, à six mètres sous moi.

Ce ne sont là que des exemples. J'écrivis pendant les deux premiers mois des dizaines d'histoires de ce genre et, en dépit de ma volonté de garder un ton frivole et léger, je m'aperçus que ce n'était pas toujours possible. Tout le monde a ses humeurs noires et j'avoue qu'il y eut des moments où je succombais à un sentiment de solitude et à des accès de déprime. J'avais passé l'essentiel de ma vie professionnelle à traiter de la

mort, et j'avais sans doute entendu trop d'histoires sinistres pour pouvoir éviter de me les rappeler quand mon moral était bas. Tous ces gens auxquels j'avais rendu visite des années durant, toutes ces polices que j'avais vendues, toutes ces craintes et tous ces désespoirs dont j'avais eu connaissance en conversant avec mes clients. Finalement, j'ajoutai une boîte à mon assemblage. Je l'intitulai *Destins cruels*, et la première histoire que j'y rangeai était celle d'un certain Jonas Weinberg. Je lui avais vendu en 1976 une police d'Universal Life d'une valeur d'un million de dollars, une somme considérable pour l'époque. Je me souviens qu'il venait de célébrer son soixantième anniversaire, qu'il était docteur en médecine interne affilié à l'hôpital presbytérien de Columbia et qu'il parlait anglais avec un léger accent allemand. La vente d'assurances vie n'est pas une affaire dénuée de passion et un bon agent doit être capable de garder son sang-froid dans des discussions avec ses clients qui deviennent souvent délicates et tortueuses. La perspective de la mort oriente inévitablement les pensées vers des questions graves et, même si ce boulot n'est en partie qu'affaire d'argent, il concerne aussi les interrogations métaphysiques les plus sérieuses. A quoi bon la vie ? Combien de temps vivrai-je encore ? Comment puis-je protéger ceux que j'aime lorsque je ne serai plus là ? Du fait de sa profession, le Dr Weinberg avait un sens aigu de la fragilité de l'existence humaine, du peu qu'il en faut pour rayer nos noms du livre des vivants. Nous nous étions rencontrés dans son appartement de Central Park Ouest, et lorsque je lui eus exposé le pour et le contre des différentes polices que j'avais à lui proposer, il se mit à évoquer son passé. Il était

né à Berlin en 1916, me raconta-t-il, et après la mort de son père dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, il avait été élevé par sa mère, une actrice – enfant unique d’une femme farouchement indépendante et parfois rebelle qui n’avait jamais manifesté la moindre envie de se remarier. Si je n’interprète pas abusivement ses propos, je crois que le Dr Weinberg suggérerait que sa mère préférait les femmes aux hommes et que, dans ces années chaotiques de la république de Weimar, elle devait avoir affiché ouvertement cette préférence. En contraste avec cette forte tête, le jeune Jonas était un garçon tranquille et studieux, excellent élève qui rêvait de devenir homme de science ou médecin. Il avait dix-sept ans lorsque Hitler s’empara du pouvoir et, en l’espace de quelques mois, sa mère se débrouilla pour lui faire quitter l’Allemagne. Des parents de son père habitaient à New York et ils acceptèrent de se charger de lui. Il partit au printemps 1934 mais sa mère, bien qu’elle eût démontré la conscience qu’elle avait des dangers qui menaçaient les non-aryens sous le Troisième Reich, rejeta obstinément toute possibilité de s’en aller aussi. Sa famille était allemande depuis des siècles, dit-elle à son fils, et pour rien au monde elle ne permettrait à un tyran de quatre sous de l’envoyer en exil. Enfer ou déluge, quoi qu’il pût arriver, elle était décidée à tenir bon.

Miraculeusement, c’est ce qu’elle fit. Le Dr Weinberg ne me donna guère de détails (il est possible que lui-même n’ait jamais su toute l’histoire), mais il semble que sa mère ait bénéficié à différents moments critiques de l’aide d’un groupe d’amis non juifs et qu’en 1938 ou 1939 elle ait pu obtenir de faux papiers d’identité. Elle avait

radicalement modifié son apparence – pas difficile pour une actrice spécialisée dans les rôles de composition – et sous son nouveau nom chrétien, déguisée en blonde à lunettes mal fagotée, elle décrocha un emploi de comptable dans un magasin de tissus et d'articles de mercerie d'une petite ville aux abords de Hambourg. A la fin de la guerre, en 1945, il y avait onze ans qu'elle n'avait plus vu son fils. Jonas Weinberg approchait alors de la trentaine, il était docteur en médecine et terminait son internat à l'hôpital Bellevue, et sitôt qu'il apprit que sa mère avait survécu, il fit les démarches nécessaires pour qu'elle pût venir lui rendre visite en Amérique.

Tout fut organisé dans le moindre détail. L'avion devait atterrir à telle heure, il s'arrêterait devant telle porte et Jonas Weinberg s'y trouverait pour accueillir sa mère. A l'instant précis où il allait partir à l'aéroport, toutefois, on l'appela de l'hôpital pour une opération urgente. Avait-il le choix ? Il était médecin, et si impatient qu'il fût de revoir sa mère après tant d'années, il avait le devoir de faire passer d'abord ses patients. Un nouveau plan s'élabora précipitamment. Il téléphona à la compagnie d'aviation et demanda qu'on envoie quelqu'un pour accueillir sa mère dès son arrivée à New York et lui expliquer qu'il avait été appelé à la dernière minute et qu'elle devait prendre un taxi pour Manhattan. Il aurait confié une clé à son intention au concierge de l'immeuble, et elle devait monter chez lui et l'attendre dans l'appartement. Frau Weinberg fit ce qu'on lui disait et trouva sans délai un taxi. Le chauffeur partit à grande vitesse vers la ville et dix minutes plus tard il perdait le contrôle de son volant et tamponnait de plein fouet une autre voiture. Lui et sa passagère furent gravement blessés.

A ce moment-là, le Dr Weinberg se trouvait déjà à l'hôpital, sur le point d'opérer. L'acte chirurgical dura un peu plus d'une heure et lorsqu'il eut terminé son travail, le jeune médecin se lava les mains, changea de vêtements et sortit en hâte du vestiaire, impatient de rentrer chez lui pour ces retrouvailles tardives avec sa mère. En arrivant dans le couloir, il vit qu'on amenait un nouveau patient vers la salle d'opération.

C'était sa mère. A ce que m'a raconté Jonas Weinberg, elle est morte sans avoir repris connaissance.